

Molière en vidéo

Patricia Belzil

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

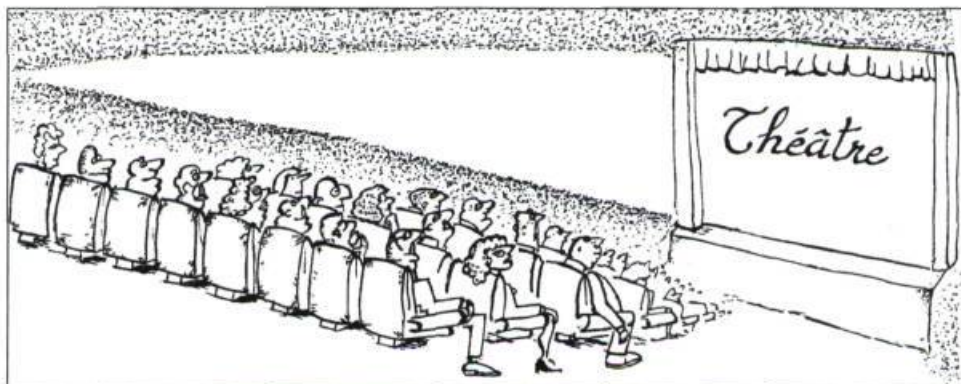
[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (1994). Molière en vidéo. *Jeu*, (72), 173–176.

Théâtre au ciné

Patricia Belzil



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

Molière en vidéo

Tout d'abord, un aveu. Je ne suis pas cinéphile, je suis cinéphage.

Le Tartuffe, de Gérard Depardieu. Photo : Coll. Cinémathèque québécoise.

C'est la revue *24 Images* qui a diagnostiqué chez moi cette pathologie. Un test amusant, aux questions métaphysiques et psychanalytiques, m'a ainsi placée tout en bas de son échelle de valeur. Une dégringolade, je vous jure. « Vous n'auriez pas objection à voir un programme double composé de *The Pelican Brief* et *Hiroshima, mon amour*, à condition qu'il y ait du popcorn...¹ » Entre nous, cela est complètement faux, bien sûr. Mais il est vrai par ailleurs que je n'appartiens aucunement aux catégories nobles que je convoitais secrètement. J'ai commencé par hurler contre ce despotisme de spécialiste, cet élitisme qui m'excluait, honteuse de m'être si piètrement classée après avoir sué à grosses gouttes pour tâcher de répondre brillamment aux questions. J'en ai voulu, bien injustement, au cynique élaborateur, Marcel Jean..., mais il le méritait bien. Je me propose, un de ces jours, de lui en composer un sur le théâtre, avec l'aide d'un érudit collègue (le responsable du « Jeu de Jeu », d'ailleurs, en a déjà concocté un habile, encore que



1. Marcel Jean, « Quel type de cinéphile êtes-vous ?... », *24 Images*, n° 72, printemps 1994, p. 26-30.

trop clément²). Mais bon, j'ai fini par accepter le verdict. Preuve que j'assume désormais ma cinéphagie, je me suis composé un programme quadruple, avec des films hétéroclites dont seul Molière est le dénominateur commun. J'ai bouffé du Molière pendant une fin de semaine. Alléchant ? En vérité, cela tenait davantage du buffet indigeste, popcorn en sus, que du repas gastronomique. Cinéphages à l'estomac fragile, s'abstenir³.

On entend souvent que si Molière est toujours actuel, c'est que les travers et les situations qu'il a dépeints continuent de définir la condition humaine. C'est vrai. Mais avec quelle audace, quelle lucidité il a mis en scène ses contemporains et les enjeux de la société du XVII^e siècle, voilà ce qui, moi, me fascine davantage. Et une tendresse pour quelques êtres antipathiques, avarés, coquettes, une sévérité impitoyable pour les fats, les hypocrites !... J'aime ce Molière portraitiste, insolent et philanthrope, et c'est celui-là dont Ariane Mnouchkine, dans son *Molière*⁴, retrace les influences, les rencontres et les amours, tout ce qui, en somme, a fait que Jean-Baptiste, l'enfant du tapissier Poquelin, est devenu Molière.

Un grand film, même sur un petit écran, ça reste un grand film. Ouvrir son mini-festival maison par le *Molière* de Mnouchkine, c'est courir le risque de trouver les autres films bien pâlots, trop légers ou trop austères. Il faut voir, revoir souvent ce chef-d'œuvre d'intelligence, de perspicacité, où Mnouchkine embrase les images et s'empare, avec poigne et finesse tout à la fois, du sujet et des personnages. C'est un film où cohabitent les silences et les mots, l'immobilité et les élans héroïques, dans un déséquilibre magnifique entre l'esthétique du cinéma-vérité (toutes proportions gardées), la foire aux monstres et la fresque épique. Ça et là, Mnouchkine compose des tableaux aux clairs-obscurs caravagesques ou aux figures caricaturales rappelant celles de Daumier ; elle établit des correspondances entre les figures récurrentes du théâtre de Molière et des épisodes de sa vie, et elle en fait des scènes parfois saisissantes d'horreur, comme si elles se trouvaient déjà théâtralisées par le regard de l'enfant Jean-Baptiste, de l'auteur Molière : il rencontre les médecins, rustres, ignares et buveurs, qui se gavent pendant que sa mère agonise dans la chambre voisine ; il affronte l'autorité de son père, le bourgeois prosaïque mais bon ; il subit la censure affectée des dévots ; il est témoin du grotesque mariage forcé d'une jeune fille avec un vieillard ; Armande le fait cocu, etc. En quatre heures brèves, c'est tout ensemble Molière, le XVII^e siècle et le théâtre qui sont célébrés.

On n'émerge pas de ce festin d'images pour tomber sur *le Bourgeois gentilhomme*, de Roger Coggio, sans quelques maux d'estomac. Le texte y est intégral, mais sert de prétexte à un

2. Michel Vaïs, avec la collaboration de Diane Pavlovic et de Pierre Lavoie, « Quelle sorte de spectateur êtes-vous ? », *Jeu* 50, 1989.1, p. 232-240.

3. Voici, en revanche, un programme triple beaucoup plus digeste : *les Liaisons dangereuses* de Roger Vadim (1959), avec Jeanne Moreau et Gérard Philipe, dont la transposition en 1960, dans un milieu bourgeois et blasé, est une bonne idée ; *Dangerous Liaisons* de Stephen Frears (1988) ; et *Valmont* de Milos Forman (1989). Ces trois films proposent chacun une fin radicalement différente, ce qui en dit long sur l'éclairage qu'ils donnent à l'œuvre de Laclos par la façon bien personnelle des réalisateurs de résoudre le drame, en l'éluant, l'assumant ou l'expédiant : Forman réussit le tour de force du *happy end* ; Frears est sans pitié, mais laisse les morts partir en paix ; et Vadim punit le couple pervers par des accidents grotesques, indignes des héros de Laclos.

4. *Molière*, écrit et réalisé par Ariane Mnouchkine. Musique : René Clémencic ; décors : Guy-Claude François ; costumes : Daniel Ogier. France, 1977, 280 min.



Molière, d'Ariane Mnouchkine. Photo : Coll. Cinémathèque québécoise.

humour très tarte à la crème : Michel Galabru (Monsieur Jourdain) donne dans la grosse mimique, les chorégraphies nous ramènent dans une comédie musicale américaine des années cinquante, on se lance force salades et... tartes à la crème ! Le film, qui date de 1982, semble beaucoup plus vieux que son âge : à douze ans, il en paraît trente. Sans mentir, je n'ai ri qu'une seule fois, avec Nicole qui se moque de l'habit neuf du bourgeois. C'est là qu'on comprend qu'une mise en scène molle, au cinéma, est encore plus pénible qu'au théâtre, car elle n'a pu se laisser oublier en douce et continue sa misérable existence. Que Molière reste si vivant pour nous, après trois siècles, et qu'un tel film vieillisse autant, voilà qui est affligeant.

Dans *le Tartuffe* de Lassalle/Depardieu⁵, on ne rit pas non plus, mais parce qu'ici cela est interdit. On se languit plutôt que le générique « tombe » enfin, on croit que la vitesse de son magnétoscope est défectueuse, car la cassette, de toute évidence, tourne trop lentement. Ce film, si vous l'inscrivez à votre horaire, doit être impérativement accompagné d'un café fort, car il est soporifique à toute heure du jour. Il y a dans le ton adopté, dans la lenteur choisie, quelque chose d'extrêmement irritant. On m'objectera peut-être qu'en revanche la sobriété de la mise en scène, le dépouillement du décor, l'austérité du jeu circonscrivent la noirceur de la critique qui sous-tend l'œuvre. Et il est vrai qu'au second visionnement le film m'a paru sinon moins détestable, du moins pourvu des qualités que je viens d'énumérer. Au cinéma, la première fois, entre deux heureux dormeurs de mes amis, j'avais pourtant juré qu'on ne m'y prendrait plus.

5. Film réalisé par Gérard Depardieu, d'après la mise en scène de Jacques Lassalle au Théâtre National de Strasbourg. Décor : Yannis Kokkos ; costumes : François Barbeau. France, 1984.

Roger Planchon a aussi le mérite de donner à son *Dandin* (1989) une orientation claire, celle de faire ressortir la dimension sociopolitique de la pièce. Claude Brasseur y joue un George Dandin accablé, triste, mais soutenu, dans ses malheurs conjugaux, par l'humour taquin de trois sorcières, qui surgissent des buissons ou du ruisseau, l'interpellent, reprennent en riant le discours que les Sottenville lui ont tenu ou se chargent de ses propres monologues. Les interventions de ces figures païennes, appartenant à l'imaginaire populaire, ouvrent la voie à plusieurs interprétations, dont la plus intéressante à mes yeux est la prémonition d'une force alliée, la masse dormante, souterraine (elles émergent toujours de la terre, couvertes d'algues, de feuilles, de boue) et imprévisible du peuple. En effet, les commentaires de Dandin sur l'aristocratie ruinée de campagne trouvent un écho accru dans ce film : le réalisateur a imaginé une scène où Dandin discours devant une assemblée formée de ses pairs, qui l'applaudissent, le félicitent, rient avec lui contre cette classe qui les méprise et qu'ils méprisent tout autant. On sent que la Révolution n'est pas loin ; dans les repaires de la bourgeoisie mécontente d'être riche et sans privilèges, elle gronde déjà, un siècle avant qu'elle n'éclate.

Il y a eu trop peu de Molière au cinéma. Mentionnons, encore de Roger Coggio, *les Fourberies de Scapin* (1981), que je n'ai pas réussi à trouver et dont on me dit le plus grand bien ; et, de Louis de Funès et Jean Girault, *l'Avare* (1979), qui doit au moins être drôle. Mais son *Dom Juan* grandiose comme *Cyrano de Bergerac*, Molière l'attend toujours ; les cinéphiles et cinéphages aussi. ◆